

KATRIN ROHDE

MAMA TENGA

MA VIE AFRICAINE



EXTRAIT
Chapitre 6

Ouagadougou, one way

Je suis assise devant ma petite maison à Zogona, une banlieue mixte de Ouagadougou. Ici, les cases d'argile misérables jouxtent des villas couvertes de faïence rose clair ou bleu ciel. Les charrettes tirées par des ânes côtoient de belles limousines, les filles des riches vont à l'école sur leur propre mobylette, le voisin d'à côté se met en route, pieds nus sur le chemin dur, il est cireur de chaussures.

Le petit Panam, légèrement fébrile, est couché à côté de moi dans mon hamac. Comme il a survécu deux ans dans la rue, je ne me fais pas trop de soucis, mais il faut quand même toujours faire attention, car au Burkina Faso on meurt vite.

Une année s'est écoulée depuis le jour où j'ai pris ma décision sur la plage de la Côte d'Ivoire. Je suis arrivée ici avec, en tout et pour tout, une assiette, une cuillère, peu de vêtements et 20 livres – le choix de ces livres a été la chose la plus difficile de tout mon déménagement ! Ils sont très lourds, au sens propre comme au figuré, je n'ai pris que des classiques, qui continueraient à être importants pour moi pendant longtemps encore Melville, Heine, Stendhal, Fontane, Tucholsky, Sénèque et Balzac, un choix qui m'a occupée pendant pas mal de nuits.

Pour tout le reste, je m'étais fait beaucoup moins de soucis, j'avais vendu à bas prix, sur des marchés aux puces, la moitié de mes meubles, à chaque chose vendue je respirais mieux. Les 20 objets que j'aimais le mieux, comme des tableaux et des sculptures, je les avais données à des amis, une fois que mon fils avait pris tout ce qui l'intéressait. Après ma voiture et mes motos, j'avais finalement vendu ma librairie, malheureusement à la mauvaise personne, une dame qui, en fin de compte, ne pouvait pas payer.

La maison était déjà vide, mes maigres affaires étaient rangées dans un minibus avec de nombreux cartons remplis de médicaments et de vêtements pour les enfants des rues. Ce bus était déjà en mer dans un container sur un gros cargo, quelque part entre Hambourg et Abidjan. Que faire ?

Pendant deux mois, j'ai vécu dans une chambre minuscule, qui servait de dépôt au-dessus du magasin. J'ai dormi là, sur un matelas jusqu'à la deuxième vente de la librairie. J'avais annulé mon assurance-maladie et mes assurances-vie. Presque tout le monde me prenait pour une folle !

L'autre moitié de ce que je possédais est allée à mon mari. Il n'appréciait pas du tout mon projet de partir en Afrique et divorça. Il était opposé à ce que je devienne musulmane, à ses yeux tous ces gens-là n'étaient que des terroristes et des magiciens ! Et le Burkina Faso, un sale pays de l'Afrique de l'Ouest !

Il prit ce dont il avait besoin et déménagea. Lorsqu'il me demanda si je voulais prendre le fer à repasser je lui répondis d'un air supérieur (la seule fois) : « Non merci, en Afrique on donne son linge à repasser. » Cette fois mise à part, je n'ai jamais contesté et je l'ai laissé décharger sa colère. Je pouvais le comprendre.

Pour mon fils John tout cela était plus grave. Au fond, j'avais pensé qu'il avait, depuis longtemps, coupé le cordon, puisqu'il vivait avec son amie et qu'il ne venait que de temps en temps pour les fins de semaine, d'ailleurs les plus belles. Nous nous aimions beaucoup tous les trois. J'étais convaincue qu'il accepterait toutes mes libertés, comme moi j'acceptais les siennes, mais je m'étais trompée. Il était fâché contre moi, il se sentait abandonné. C'était une note triste, atténuant ma joie de partir, car John est la personne que j'aime le plus au monde. Malgré tout, j'ai fait ce que j'avais décidé.

J'avais aussi un énorme sentiment de culpabilité envers mes parents, car j'avais toujours dit que si l'un d'eux venait à disparaître j'accueillerais l'autre dans ma maison. Cette grande promesse je ne pouvais désormais plus la tenir. Encore aujourd'hui cela me pèse.

Nous avons passé la dernière fête de Noël dans ma maison complètement vide. Il n'y avait plus qu'un canapé pour dormir et par terre une mer de petites bougies. Nous sommes passés des rires aux larmes tout le temps. Une fois de plus je m'étais imposée envers et contre tous. Était-ce bien ? Les prophéties de mes amis étaient sombres :

« Dans deux mois tu seras de retour, tu verras ! » Je suis toujours « là-bas » !

« C'est beaucoup trop dangereux, tu ne le supporteras pas. » Je suis toujours en vie.

« Tu ne connais personne là-bas. » Je connaissais beaucoup d'Africains, mais il est vrai pas de blancs.

« On ne peut pas aider l'Afrique. » Si, on peut.

Ma meilleure amie a coupé tout contact avec moi, elle n'arrivait pas à croire que je laisse à nouveau un mari derrière moi, et qu'en plus je veuille devenir musulmane. Cela m'attriste encore aujourd'hui, car nous avons été très proches pendant des années.

Mais j'avais aussi de bons amis qui se faisaient du souci pour moi, qui m'accompagnaient de leurs vœux et qui me donnaient de l'argent pour les enfants de Ouagadougou. Et il y a eu un grand donateur, qui malgré ses inquiétudes pour moi, m'a soutenue et a cru en moi. Plus tard dans son testament il a encore pensé aux enfants. Rolf H, soyez en remercié à tout jamais !

Chaque année, pendant dix jours, je collaborais à une croisière sur la Méditerranée, ayant comme thème le jazz, réservée aux spécialistes. Je m'occupais des musiciens, au nom de la compagnie organisatrice. Là aussi j'ai trouvé beaucoup de donateurs. Évidemment c'était des gens riches, mais j'étais quand même surprise par leur générosité, et je le suis toujours. Tant de confiance ! Jusqu'à maintenant, beaucoup d'entre eux sont restés des amis fidèles, même si cette croisière n'existe plus depuis bien longtemps. Dommage, cela a toujours été un moment magnifique, beaucoup de travail, mais aussi beaucoup de musique et d'agréables rencontres.

Entretemps, nous avons fondé une association, et nous étions à même d'établir des reçus pour les dons. Une connaissance, Antje K, s'était gracieusement proposée pour effectuer bénévolement ce travail qui au fil des années devint trop important pour être exécuté bénévolement. L'esprit tranquille, je lui avais laissé toutes les responsabilités, et j'étais partie.

Tous mes impôts étaient payés et jamais plus je n'allais recevoir de lettres des Services fiscaux. Je n'attendais plus aucune facture d'électricité ou d'eau, encore moins de mazout. Chauffage, adieu à tout jamais ! Je n'avais plus ni employés, ni crédits et ne devais le moindre euro à personne. Quelle sensation ! Je vivais modestement, tout l'argent était destiné à mon nouveau travail en Afrique.

Ce fut le seul court moment de ma vie, où je n'ai eu aucune responsabilité, ni financière, ni autre.

C'est ainsi que j'ai quitté ma librairie, emportant encore un roman policier pour le voyage. Simenon. Panique soudaine ! Ma mère avait été libraire, ma sœur l'est toujours. Et moi ? Comment allais-je vivre sans mes livres ?

Je n'oublierai jamais le jour où je suis allée acheter mon billet. Les mots sonnaient bien à mes oreilles et dans mon cœur : « Un aller simple pour Ouagadougou ! » *One way*, je n'avais pas de billet de re-

tour, comme d'autres Européens ou touristes. J'allais vivre au Sahel ! *Sahel* veut dire en arabe « rive », c'est-à-dire la rive du grand Sahara. En avant donc vers cette nouvelle rive !

J'ai loué une petite maison, et je suis assise sous l'auvent à côté de la porte de la cuisine, une bonne place, car d'ici je peux surveiller le portail. Je me réjouis de voir ma petite plantation. Des bananiers, des citronniers, des plants de manioc et un petit rosier qui mène un combat solitaire contre le soleil et qui m'offre de petites fleurs roses.

Le jour de mon arrivée, il avait plu, pas très longtemps, mais à grosses gouttes, ce que l'on appelle la « pluie des mangues ». De septembre à juin, c'est la seule petite pluie, qui tombe juste pour ouvrir les fleurs des manguiers. Les gouttes sont tombées pile à l'heure de la prière du soir, et ont été accueillies comme un signe de bon augure par tous mes amis africains.

Je suis allée dormir, contente, sur ma natte car je n'avais pas encore de lit. De toute façon, je n'avais rien, car mon minibus était retenu à la douane. Le lendemain, Diarra Issa m'a amené un camping-gaz et une casserole, et, ce qui était le plus important une moustiquaire. Diarra, l'ami de mon fils, s'est occupé de moi d'une manière touchante et passait me voir une fois par jour.

Je n'avais pas mis longtemps à trouver ma prochaine mission. Depuis le début, le problème des nombreux enfants des rues m'avait frappée. Que pouvais-je faire ? Je devais rapidement apprendre un tas de choses pour y voir un peu clair.

Lors de mes premières recherches, j'étais accompagnée par Diarra Issa. La langue était une grande barrière, mais je voulais en savoir le plus possible. D'où venaient-ils ? Pourquoi étaient-ils ici, plutôt que chez eux ? Quelles drogues prenaient-ils, comment arrivaient-ils à survivre à leurs maladies sans argent ? Comment fonctionnaient les bandes ?

Tous ces garçons vivaient de la mendicité, de vols et de mensonges grandioses. Quelles histoires ils ont pu me raconter ! Entretemps, j'ai appris à leur manifester mes doutes, et la moitié de la ville me connaît. Je ne me laisse presque plus jamais avoir, et je suis devenue experte dans l'art de reconnaître les fausses informations. Je suis tout de suite en mesure de leur crier « C'est faux, ka sida. » – « C'est faux, on ne va pas s'entendre ainsi. » Alors on rigole, un nouveau mensonge est tenté mais moi je m'en vais en toute cohérence et en souriant tout de même. Les garçons savent que je vérifie tout, je les accompagne dans les villages à la recherche de leur famille. Et si je vois que c'est vrai, et que tel garçon a vraiment l'intention de

changer de vie, alors je lui trouve un endroit pour dormir et je paye les frais d'apprentissage et les repas, en continuant toutefois à toujours vérifier ce qui se passe. Une seule absence et notre contrat est rompu, je dois être sévère. Ce n'est pas possible autrement, car trop d'enfants attendent une telle aide. Il n'est pas facile de trouver des maîtres menuisiers ou tailleurs prêts à coopérer, car nous savons tous que ces garçons sont souvent des voleurs notoires et que les drogues coûtent moins cher que la nourriture.

Ils sniffent de la colle, fument la *ganja*, la marijuana locale, et reniflent les diluants pour peinture, ce qui est le moins cher, mais attaque très vite le cerveau. À cela s'ajoutent des médicaments périmés venus du Ghana en contrebande et vendus dans les rues. Sur les marchés et aux feux, on vend des sachets géants de Valium, appelé ici *bleu-bleu*, et autres calmants ou excitants.

Beaucoup de fous errent dans les rues au Burkina Faso, souvent ce sont d'anciens drogués. Ici, il n'y a pas de Service de psychiatrie, pas d'unités surveillées. Ces malades sont abandonnés à leur sort et ils sont très nombreux. Dans les villages, la communauté n'arrive pas à assumer une maladie psychiatrique. Les « fous » dans les villes sont souvent d'anciens villageois, expulsés de leur communauté et perdus au sens propre du mot. Quelques-uns sont des êtres particulièrement gentils et paisibles, et souvent les habitants donnent à manger à ceux qui dorment dans les rues de leur quartier.

Parmi eux, je compte des amis fidèles qui accourent toujours gaîment en me voyant et qui me racontent leur vie, en bredouillant. Quelques-uns parlent français ou anglais à la perfection, et au vu de leurs bonnes manières, on se demande d'où ils peuvent bien venir. Mais leur apparence est toujours effrayante : ils sont tout nus ou bien couverts de plusieurs couches de vêtements sales et puants. Leurs cheveux sont longs et emmêlés, leurs ongles longs de plusieurs centimètres. Ils ne se lavent pratiquement jamais, ce qui les protège de la chaleur et du froid. Une seule fois, l'un d'eux a cassé le pare-brise de ma voiture avec un pilon à manioc, une rude perte, car à l'époque il n'existait pas encore de commerce de pare-brises.

À part cet incident, je les ai toujours connus paisibles, chacun avec ses manies. L'homme du Ghana, par exemple, écrit toujours. Si on lui donne de l'argent, il le jette, mais si je lui offre du papier ou un bic, il est heureux et fait mes louanges dans un anglais merveilleux. Pendant des heures, il reste assis, insouciant, dans la boue. Il écrit une histoire de l'Afrique, dit-il, l'écriture est indéchiffrable et les pages finissent par s'envoler au vent.

J'aime tout particulièrement un vieil homme qui déambule dans les rues, recouvert de talismans et portant un vieux casque de l'armée allemande sur la tête. Je lui donne de l'argent en lui disant en mooré : « Achète-toi un repas ! » Alors il me sourit gentiment, ses dents brillent au milieu de sa barbe souillée et il me répond plein de compassion : « Tu ne sais donc pas cuisiner ? »

Mais il y a aussi des cas tristes. Des femmes aliénées sont violées, et on trouve leurs nouveaux-nés n'importe où, souvent morts, car elles ont accouché seules, sans savoir vraiment ce qui leur arrive. J'ai élevé un de ces enfants, une fillette très gentille. Peut-être n'a-t-elle pas hérité de la maladie de sa mère et que tout va bien pour elle.

Certains magiciens fétichistes cherchent des cœurs ou des cerveaux d'enfants pour leurs potions magiques, ce qui rend la rue dangereuse. Certains enfants disparaissent tout simplement, d'autres succombent aux drogues ou aux coups de couteau dans des combats de rue.

Face aux vols, cette société généralement pauvre réagit comme elle le faisait déjà il y a mille ans : en ville, les voleurs sont tués par les gardes ou même par la population. Ceux qui vivent en marge de la société sont traités avec dureté. Depuis toujours, la punition la plus sévère est d'être banni de la famille ou du village. Dans le temps, cela se pratiquait aussi en Allemagne, on était déclaré hors la loi, banni et sans droits. Ici les gens attachent une grande importance au peu qu'ils possèdent.

Nous travaillons depuis des années avec la police et la gendarmerie pour endiguer ces meurtres tragiques, il y a des pièces de théâtre et des films pour informer la population, mais cela arrive encore et toujours.

En ce qui concerne la prison, appelée M.A.C.O. elle ne correspond à aucune norme européenne, c'est le moins qu'on puisse dire. L'année dernière, lors d'une razzia, la police a amené 43 garçons des rues dans un département pour adolescents, le motif indiqué était vagabondage. Ici on doit attendre souvent pendant des mois, avant qu'un jugement ne soit prononcé et ce temps n'est pas décompté de la durée de l'emprisonnement. Pendant près de six mois l'AMPO et l'organisation *Médecins sans Frontières* étaient les seuls à s'inquiéter de ces enfants. 14 avaient moins de 13 ans, ils devaient vivre avec des voleurs et des meurtriers, la prison n'était pas préparée pour accueillir tant de nouveaux pensionnaires, la nourriture et les soins médicaux étaient insuffisants, sans parler des couvertures et des pull-overs.

J'avais fait appel à toutes les organisations de Défense des Droits de l'Homme et de l'Enfant, toutes celles représentées dans ce pays pauvre ; mais toutes m'ont répondu : « Non, cela ne fait pas partie de nos attributions. Nous construisons des puits », ou bien « Nous nous occupons seulement de l'organisation de projets ». Depuis lors, je sais quelle chance nous avons avec notre organisation allemande *Sahel e.V.* fondée depuis, car face à un cas pareil je n'ai qu'à demander une autorisation spéciale au Conseil d'Administration en Allemagne, et je peux réagir. Dans les grandes organisations, il n'y a aucune place, ni aucun poste dans leur budget, pour de tels cas d'urgence, tout est réglementé. Les projets de ces organisations sont tellement structurés, qu'une aide spontanée est impossible. Cela m'a laissée perplexe, je l'ignorais.

Au travail donc ! Pendant des jours, nous avons fait le tour des hôtels, pour convaincre les propriétaires de nous donner les restes de nourriture. Aux riches commerçants, nous avons demandé de l'aide pour acheter des vitamines, du savon et des désinfectants. Et avant tout, nous sommes allés voir ces enfants et avons parlé avec eux. Ils n'avaient pas de visites et étaient abandonnés depuis longtemps par leurs familles.

Le Service social qui aurait dû s'en occuper n'avait pas d'argent et venait prendre des sacs entiers de riz chez nous. Quelques grands se sont enfuis et la police les a recherchés sérieusement.

Quand enfin, après des mois et avec l'aide de l'organisation *Avocats sans Frontières*, nous avons réussi à faire libérer les petits, nous les avons amenés, un à un, dans leur famille, et nous avons discuté avec elle. Après quelques semaines, j'en ai retrouvé quelques-uns, comme d'habitude, aux coins les plus connus pour les garçons des rues. J'étais tellement hors de moi qu'ils ont tous pris la fuite ! L'un d'eux, qui n'avait que 14 ans, est mort, peu après, des suites de ses blessures. On l'avait surpris à voler. J'étais auprès de lui quand il est mort au Service des urgences.

Dans le hamac, à côté de moi Panam inquiet remue dans son sommeil. Je le regarde. Tété revient du marché, elle a apporté des concombres et des petites patates douces, le portail grince, elle porte ses achats sur la tête. Tété est l'une des onze enfants de la famille habitant de l'autre côté de la propriété, dans deux petites chambres, et que le propriétaire a engagée pour surveiller la maison.

Quelque chose s'est passée, elle est très excitée et fait tomber ses achats. « Man toto kien rogo wa ! », crie-t-elle. – « Maman, vite, rentre ! » Et elle continue sa course.

Je ne demande pas mon reste, attrape Panam, rentre dans la maison en courant et claque la porte. Cela n'est pas d'une grande utilité, car les portes en tôle ont des lamelles pour l'aération. En quelques secondes, la maison est envahie de poussière, je ne peux presque plus voir mes mains devant mes yeux.

Panam s'étonne : « Maman, tes cheveux sont devenus blancs ! »

« Toi aussi, mon chéri, bien que tu sois trop jeune pour ça ! »

Et dire que j'avais fait la poussière le matin même ! Seul un Européen peut considérer cela avec autant de pragmatisme. Tété et sa famille se demandent s'il s'agit d'un tourbillon de poussière ou bien plutôt d'un sortilège. Car il existe des grandes familles d'un peuple disposant d'une puissance magique, qui se déplacent, d'un endroit à un autre, à l'aide d'un tel tourbillon de poussière, appelé *njonjossé*. Quiconque se trouve sur leur chemin, est condamné à mourir dans les dix jours.

Plus tard, la mère de Tété est assise, épuisée, sur les marches de l'escalier devant sa chambre. Comment pourrait-on apaiser ce magicien, avec quel sacrifice ? Une poule blanche peut-être ? J'en offre une, à toutes fins utiles !

La famille du gardien est modeste et polie, leurs amis vont et viennent, le soir ils sont assis ensemble près du petit feu et parlent à voix basse. C'est bien qu'ils soient là, car la mère fait maintenant la cuisine pour les huit garçons des rues qui habitent avec moi depuis des mois. Au début, j'avais logé la terrible bande dans une autre concession, mais les voisins ne voulaient évidemment pas cohabiter avec des jeunes des rues et des voleurs, et il y avait constamment des disputes et, même si je payais régulièrement le loyer, le propriétaire était toujours en colère. C'est ainsi qu'un jour je les ai recueillis chez moi, avec leur tableau, leurs bancs et leur instituteur. La grande entrée fut transformée en école, et les garçons dormaient devant sur la terrasse.

C'est étrange, ils sont toujours plus nombreux, car je trouve des enfants tout comme d'autres trouvent des coquillages. Je n'ai même pas à les chercher, je les trouve dans les situations les plus épouvantables, et je ne peux pas les laisser là. Un proverbe africain dit : « Il n'est pas défendu de trouver ! »

J'avais commencé avec une bande de jeunes, qui étaient presque tous malades au début de la saison des pluies. Ils dormaient sous la pluie battante, sous les étals des cordonniers à Zogona. Je leur ai fourni un toit, de la nourriture et des médicaments, en échange de la promesse de ne plus prendre de drogues et de vouloir apprendre à lire et à écrire. Ma première expérience ! Je ne peux que me réjouir

que cela ait à peu près bien marché, car à cette époque, je ne m'y connaissais pas encore très bien et je faisais beaucoup d'erreurs. Je n'en savais pas assez sur leur origine, je ne connaissais pas les différentes ethnies, ni les règles générales du savoir-vivre au Burkina Faso.

Aujourd'hui, suite à un long apprentissage, je sais faire la distinction entre les situations, à des signes discrets, aux cernes sous les yeux des mères trop maigres, dont le voile est effiloché par de trop fréquents lavages, à leurs poignets qui montrent qu'elles donnent leur nourriture à leurs enfants, à l'état de leurs pieds, témoins de longues marches à la vaine recherche de nourriture et d'aide. Les taches sur les chemises des garçons des rues racontent les drogues qu'ils prennent, le blanc de leurs yeux est rouge, leur voix rauque et les mouvements brusques témoignent de leur état, même quand ils sont à jeun. Compte tenu de leur âge, de leur ethnie, de leur origine, les histoires mensongères programmées qu'ils racontent, j'arrive à me faire une opinion sur les garçons que j'ai en face de moi. Souvent, il s'avère que j'ai raison, mes collaborateurs s'en étonnent, moi aussi d'ailleurs, il y a sans doute une part d'intuition.

Mais avant d'en arriver là, cela a été un long chemin ! Beaucoup de nuits empreintes de déceptions et de larmes. Je ne pouvais pas comprendre que, alors que j'essayais d'être juste envers tous, il arrivait que l'un d'eux finisse par me voler la caisse commune pour la nourriture. Et précisément il s'agissait d'Evariste, le plus intelligent de tous, qui avait fait cela et que j'avais pris sur le fait. Je suis allée voir son père, aveugle, pour lui demander ce que je devais faire. « Renvoie-le, ce garçon ne vaut rien » m'a-t-il dit. Mais c'était sans compter avec l'unité du groupe. Ils étaient tous venus devant la porte de ma cuisine demander pardon pour lui, lui pleurait à fendre le cœur. Que pouvais-je faire ? Donner encore une chance à Evariste, qui a fait par la suite un apprentissage de tailleur, allant effectivement au travail, après quelques petites rechutes. Il est devenu plus tard Président des Enfants à l'AMPO, et aujourd'hui il est à même de subvenir à ses besoins. Un long chemin, mais il a su saisir sa chance !

Tous n'étaient pas aussi sages. Il y en avait toujours qui rentraient drogués, et j'ai dû en mettre un à la porte. Ils avaient décidé de ne plus aller aux points de rendez-vous des jeunes des rues, mais souvent d'anciens amis se présentaient devant notre porte, les poches remplies de drogues. Ils enviaient leurs amis si bien protégés et faisaient tout pour les faire retomber et retourner là où eux-mêmes continuaient à vivre. Comment mes jeunes pouvaient-ils résister à la

tentation ? Nouvelles discussions, entretiens pendant des heures et nouvelles bases.

Plus tard, je me suis faite beaucoup plus dure quand il s'agissait de drogues. Celles-ci sont vraiment la malédiction des villes. Les dealers ne savent pas ce qu'ils font. Beaucoup d'enfants en meurent et ce n'est là qu'un des aspects du problème. Certains de nos anciens nous ont cambriolés, volés et ont menacé leurs propres frères. Il y a eu des apprentis tailleurs qui, sous l'effet de drogues, ont attaqué leurs maîtres avec des machettes, d'autres ont fait attaquer et rosser des éducateurs par leurs amis. La plupart des combats au couteau démarrent sous l'effet de drogues et se terminent souvent par la mort. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de morts dans ce pays !

Après coup, tous regrettent toujours ce qu'ils ont fait, ils n'arrivent pas à comprendre comment cela a pu arriver et disent : « Cela n'était pas vraiment moi ! » Oui, mais c'était qui alors ?

Cette réaction m'a appris quelque chose concernant l'éducation. C'est que chacun doit être responsable de ses actes, même les enfants. Et ces enfants, ici, devaient commencer par l'apprendre. Comme ils ne voulaient même pas prendre soin d'eux-mêmes, ils devaient apprendre à se soucier des autres. S'ils pouvaient arriver à assumer la responsabilité de quelqu'un ou quelque chose, cela finirait par les responsabiliser et leur faire comprendre qu'eux aussi sont importants. Tel était mon plan.

C'est à cette époque-là que j'ai trouvé Sam Thomas, âgé de huit ans et arriéré sur tous les plans. Sa mère était une de ces folles qui déambulaient nues dans les rues et qui jetaient des pierres. Elle ne parlait pas. Après la mort du père de Sam, son oncle, fou également, avait vendu les portes et les fenêtres de la case et tous les vêtements de Sam. C'est ainsi que je l'ai trouvé, malade, couché sur un carton, presque nu. Je l'ai emmené avec moi sans aucun commentaire.

Arrivés à la maison, je l'ai confié à Abdul, le plus grand de mes durs, une grande gueule et tatoué, et je lui ai fait comprendre, avec insistance, que, désormais, c'était son petit frère. Il devait le laver, le nourrir, dormir près de lui et s'occuper de lui en tout. Je lui dis que je devais partir en voyage, et que je l'avais choisi, lui, comme responsable du petit. J'avais bien observé tout le monde et que j'en avais conclu que lui seul pouvait se charger de cette lourde responsabilité. Je lui ai confié la vie de Sam Thomas, et je suis rentrée seulement trois jours après, de mon séjour à la campagne, où j'étais passablement inquiète. Et bien voyez-vous, Abdul, qui avait toujours été tellement insolent et qui ne venait que quand il voulait quelque chose, et bien voilà qu'il apparaissait tous les soirs avec un Sam Thomas

fraîchement lavé pour dire bonsoir et bonne nuit, il lui donnait de son repas et le bordait avec soin dans son lit.

À compter de ce jour, il s'est mis à réfléchir, car après quelques semaines, je l'ai trouvé un jour installé devant ma propre machine à coudre. En cachette, il essayait de comprendre comment ça fonctionnait, cette couture. Nous avons ri tous les deux d'un air entendu, deux jours plus tard, Abdul a commencé son apprentissage et aujourd'hui il est tailleur à Abidjan.

Et c'est ainsi que les choses ont continué. Le petit Panam qui est arrivé plus tard, on se le disputait déjà. Tout d'un coup, chacun voulait être un grand frère ! On s'est même occupé tout de suite de Dicko, fils d'un mendiant aveugle issu d'une toute autre ethnique. C'était un Rimaybé autrefois esclaves des Fulbés.

Inoussa s'est dit à peu près ceci : si Maman me confie Dicko, cela veut dire qu'elle me trouve bon, donc je suis quelqu'un ! Je sais faire quelque chose ! Et alors je peux aussi apprendre à être un homme responsable. Je vais commencer un apprentissage !

Ainsi grandissait leur confiance en eux-mêmes, soutenue par de longues discussions également sur divers cas de rechute, qui étaient presque toujours liés à la prise de drogues.

À la fin de l'année, je vivais dans notre maison avec 17 garçons âgés de 6 à 19 ans. Aujourd'hui, quatre d'entre eux vivent encore à l'AMPO comme écoliers, trois nous ont quittés l'année dernière et ont monté avec succès une troupe de marionnettistes, sept travaillent régulièrement depuis des années déjà comme tailleurs, menuisiers, mécaniciens diplômés.

Trois seulement n'ont pas réussi. Aujourd'hui encore, ils vont et viennent entre la prison et la rue ; de temps à autre, ils se présentent drogués à ma porte et je leur donne un peu d'argent pour s'acheter de la nourriture ou pour rentrer à la maison, mais pas plus. On ne peut pas sauver tout le monde, malheureusement.

L'E-Book „Mama Tenga – Ma vie africaine“ est disponible en lignes en différents formats ainsi qu'en plusieurs langues et peut être téléchargé entre autres sur Amazon et Apple iBookstore.

Pour de plus amples informations et encore plus de beaux livres : www.nieswandverlag.de
Vous trouverez de plus amples informations sur Katrin Rohde et AMPO sur www.sahel.org

© 2014 Nieswand Verlag, Kiel